

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS... PUBLISHED BY THE NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Commerce, New Orleans, La.

323 rue de Commerce, New Orleans, La.

323 rue de Commerce, New Orleans, La.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. SE SOULENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR NRE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 a.m., 4 p.m., 6 p.m.) and Temperature (4, 12, 13). Title: Du 1er février 1912.

Garnet Mondain

BALS A L'OPERA ET A L'ATHE-NEUM.

- FEVRIER. 2-Falstaffiens. 5-Mithras. 10-Obéron. 12-Prométhéens. 13-Atlantéens. 15-Chevaliers de Momus. 19-Equipe de Protée. 20-Rex. 20-Equipe de Comus.

A PROPOS DE L'INCIDENT DU "CARTHAGE"

Le cas du Carthage a eu de nombreux précédents dans le cours de ces dernières années. L'un des plus importants se produisit dans des circonstances à peu près identiques et ce fut, comme pour le récent incident, des navires de guerre italiens qui le provoquèrent.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT PAR JACQUES BRIENNE QUATRIÈME PARTIE

L'AMOUR DESARME LA HAINE.

français, par conséquent port neutre. La Cour des prises italiennes n'en estima pas moins que la capture était justifiée, se basant sur le fait que le nom du passager qui devait être débarqué à Djibouti, n'était pas inscrit sur le livre du bord.

Il est vrai de dire que l'affaire n'eut pas de suite. La paix fut conclue dans l'intervalle et le Doelwijk et sa cargaison furent restitués à leurs propriétaires.

Encore plus près de nous, en 1899, pendant la guerre sud-africaine, l'Angleterre dont les adversaires n'avaient pas de côtes marines et auxquelles le port de Lourenço-Marquez servait de point de communication avec l'Océan Indien, maintint le droit de visiter et de saisir les navires neutres. Et en fait, elle captura trois vapeurs allemands, le Bundsrath, l'Herzog et le General, sur le simple soupçon de transporter de la contrebande de guerre.

LA GREVE DE LA DANSE.

Paris, 21 janvier.

Le peuple qui danse est en révolution. Ce serait un coup pour le maître de M. Jourdain, lequel professait que tous les désordres politiques ne sont que défaut de savoir danser.

Les travailleuses du tutu, prolétaires syndiquées, ont pris quartier dans un café de la rue de Clichy. Elles y viennent en automobile et en sortent en courbant une tête chargée d'aigrettes. Les colliers de perles brillent d'un éclat blanc entre les revers du manteau de zibeline. On les reconnaît assez facilement d'une réunion de brunisseuses.

Elles demandent une augmentation de salaire. Déjà la direction de l'Opéra les a portées à 3.500 francs, du moins les quatre premières des premiers sujets. Elles se sont déclarées satisfaites, et que ces appointements fussent à leur train. Mais ce n'est pas tout : elles protestent contre l'engagement de Mlle Rouvier et de Mlle Ricotti. Elles pensent n'avoir rien obtenu pour elles, si elles n'ont d'abord obtenu l'exclusion des autres. Là-dessus, M. Messager refuse de céder. Les danseuses refusent de danser. Les choses en sont là.

C'est un peu la grève des taxicabs. De l'une et de l'autre, le public a pris tout de suite son parti. Quand les chauffeurs ont débarrayé, la rue s'est trouvée agréable. Les inconvénients ont été petits et l'avantage délicieux. Le ballet cesse. Quelques personnes poussent tout de même un soupir content. Ce sont les spectateurs un peu las de voir le rideau se lever sur la petite place. Une fenêtre est éclairée. Un niais croit voir une femme et on ne voit qu'une pouce. Qui n'a considéré avec une fatigue mortelle ce premier acte de "Coppélia" ? On peut maintenant aller à l'Opéra sans le voir. Que les abonnés doivent être satisfaits !

Il y a peu de choses plus laides et plus bêtes que ce qu'on nous donne communément sous le nom de ballet. A peu d'exceptions près, où la grâce d'une jolie femme l'emporte, il y a peu de divertissements plus niais que l'acrobatie dégénérée de jambes mal dessinées dans un maillot rose. Que toute cette Académie nationale fasse trêve un instant, ce n'est pas un malheur.

Et c'est une épreuve pour un nouveau ministre que d'être occupé d'abord d'une diplomatie si délicate. Le jour où le gouvernement assemblé aura réussi à mettre d'accord Mlle de Moreira et Mlle Ricotti, nous pourrions lui faire entière confiance. Apparer l'Europe ne serait plus qu'un jeu.

Une lettre qui met quarante ans pour arriver à destination.

Un de nos confrères du "Petit Var" de Marseille vient de recevoir et de décacheter une lettre expédiée le 16 janvier 1871 par l'Agence Havas au "Nouveliste" de Marseille, lettre qui fut transportée hors de Paris par ballon monté, et qui vient de passer quarante ans, Dieu seul sait où ! Cette lettre donne des détails fort intéressants sur le siège de Paris. On y voit l'acharnement des Prussiens dans le bombardement de la capitale. Le général Trochu visite les forts :

Les gardes nationaux du 2e bataillon vont à sa rencontre et lui disent qu'il vient de courir un grand danger. Sans se préoccuper de ce détail pour lui insignifiant, il le salue très affectueusement et l'engage à ne pas former ainsi, aux abords du fort, des groupes à découvert, et il ajoute : "Allons, messieurs, faites bonne garde, ne vous exposez pas inutilement : ménagez-vous, le moment viendra où nous nous exposerons tous utilement."

On note par jour le nombre des victimes du bombardement pendant la dernière semaine ; au total : 51 tués, 138 blessés.

Puis suivent les renseignements les plus divers et même un compte-rendu théâtral.

Millionnaire d'un jour.

John Mac Devitt, mineur de Wilkes Barre, ayant réuni, à force d'épargne, une somme de 1.500 dollars, voulut s'offrir, pendant une journée, la vie d'un millionnaire. Il fréta un train spécial dans lequel, accompagné d'un médecin, d'un secrétaire et d'un valet de chambre, il s'embarqua pour New York. Desquand à l'hôtel Waldorf Astoria, il y retint pour lui et pour sa suite un appartement à dix guinées par jour et il alla dîner. Il mangea à peu près la valeur de deux dollars ; mais l'addition fut de quinze dollars par tête. Il refusa ensuite, dans un manège, une loge d'avant-scène où l'admira, entouré de son médecin, de son secrétaire et de son valet de chambre ; puis, avant de se coucher, il visita quelques lobsterpalaces où il régala de homards, d'huîtres et de Champagne toute l'assistance. Le lendemain, il parcourut toute la ville et, le soir, il n'avait plus un cent. Heureusement, les journaux ayant conté son aventure, le public s'intéressa à cet original. Le Waldorf, satisfait d'un hôte qui attirait les curieux, lui fit savoir qu'il pouvait prolonger gratuitement son séjour ; la Compagnie de railway qui l'avait amené l'informa que, lorsqu'il voudrait rejoindre les mines de Wilkes Barre, il aurait toujours un wagon à sa disposition.

Assurément, le voyage extraordinaire du ballon sphérique le "Condor III", qui, parti de France dans la nuit du 6 janvier, est allé atterrir en Russie, couvrant, en moins de 20 heures, une distance de 2.000 kilomètres. C'est une nouvelle prouesse à l'actif du jeune et audacieux aéronaute Emile Dubounet.

Anatole de La Forge

M. Marcel Laurent, dans la "Revue", commence la publication de documents inédits sur Anatole de La Forge, le vaillant patriote, républicain de la vieille école, qui sut garder intact, au milieu des intrigues politiques, son nom illustré par la défense de Saint-Quentin. Ce démocrate descendant d'une ancienne famille de l'aristocratie, que l'entente-deux quartiers de noblesse unissait à d'autres maisons. Depuis le 16 siècle, tous ses ancêtres, gens de cour et gens de guerre, avaient été fidèles à la monarchie ; son aïeule et l'une des sœurs étaient mortes en 1793 sur l'échafaud. Son père et tous les siens restaient royalistes ardents. Ce père, gentilhomme campagnard, passait seulement quelques mois à Paris dans un hôtel de la rue Richer, qui lui appartenait ; l'hôtel, aujourd'hui démol, fut occupé plus tard par un journal auquel collabora Anatole de La Forge. Avant de se lancer dans la politique, le jeune homme s'était cru poète. Un jour, comme tous ses contemporains, il avait porté chez Hugo un manuscrit noté par une faveur ; comme tous, ses pareils, il avait reçu du Maître des encouragements sibyllins et une invitation : "Le cœur gonflé d'orgueil, l'élève enthousiasmé accouru, place Royale où demeurait le Génie. Quel accueil ! Les petits gâteaux de Mme Victor Hugo étaient délicieux. Le Maître recevait son visiteur ravi, mais tremblant, en lui administrant des "mon cher confrère" qui le grisait plus que le vin d'Espagne du buffet. Après deux heures d'enchantement, le lycéen se résigna à partir. Le poète l'accompagna paternellement sur le seuil et, sérieusement, déclara à son "cher confrère", soudain épouvanté : "Mon cher enfant, c'est très bien ! mais appliquez mieux, à l'avenir, le miracle des participes !" Le miracle était joué. L'adolescent eut conscience du gouffre béant où il s'abîmait. Il entra penaud et ne songea plus, dès lors, à des succès extracollaires."

Un geste de Reine.

Au sujet de la grâce accordée par le Roi d'Espagne aux anarchistes de Culiera, les journaux ont paru cette information concise et émouvante : "La Reine a contribué puissamment à décider le Roi à accorder la grâce." Et cette autre : "Le bourreau de Valence a démonté l'échafaud qu'il avait dressé sur la place du Marché de Culiera." Le rapprochement était à faire. O suffragettes, vaillantes, exaltées et à jamais incompréhensibles, que dites-vous de ce geste de femme ramenant ce pavillon funèbre ? Et elle des vôtres, la Reine blonde qui si souvent prit cette attitude de médiatrice, ou se rattachait-t-elle, sans souci de modernité, à la longue lignée d'Isleules douces et exorables par qui triomphera toujours le vrai féminisme, synonyme de grâce et de pitié ?

Un incident électoral. Une amusante aventure vient d'arriver à M. le docteur Schiffer, candidat national-libéral au Reichstag. Au cours de sa campagne électorale, dans le Schleswig-Holstein, il trouva, près d'un village, un troupeau de bœufs revenant du marché. L'automobile du candidat dut s'arrêter au bord de la route et même s'arrêter pour laisser passer le flot.

La douceur de l'hiver.

La douceur de l'hiver est telle dans le Périgord que certains arbres, des noisetiers notamment et des marronniers, ont des bourgeons prêts à s'épanouir, dont quelques-uns même laissent poindre des commencement de feuilles. A Périgueux même, on voit dans un jardin des pieds de fèves hauts d'environ 80 centimètres, en pleine floraison.

Un record sensationnel.

Sous ce titre, toute la presse a célébré le voyage extraordinaire du ballon sphérique le "Condor III", qui, parti de France dans la nuit du 6 janvier, est allé atterrir en Russie, couvrant, en moins de 20 heures, une distance de 2.000 kilomètres. C'est une nouvelle prouesse à l'actif du jeune et audacieux aéronaute Emile Dubounet.

Un geste de Reine.

Au sujet de la grâce accordée par le Roi d'Espagne aux anarchistes de Culiera, les journaux ont paru cette information concise et émouvante : "La Reine a contribué puissamment à décider le Roi à accorder la grâce." Et cette autre : "Le bourreau de Valence a démonté l'échafaud qu'il avait dressé sur la place du Marché de Culiera." Le rapprochement était à faire. O suffragettes, vaillantes, exaltées et à jamais incompréhensibles, que dites-vous de ce geste de femme ramenant ce pavillon funèbre ?

Anatole de La Forge

M. Marcel Laurent, dans la "Revue", commence la publication de documents inédits sur Anatole de La Forge, le vaillant patriote, républicain de la vieille école, qui sut garder intact, au milieu des intrigues politiques, son nom illustré par la défense de Saint-Quentin. Ce démocrate descendant d'une ancienne famille de l'aristocratie, que l'entente-deux quartiers de noblesse unissait à d'autres maisons. Depuis le 16 siècle, tous ses ancêtres, gens de cour et gens de guerre, avaient été fidèles à la monarchie ; son aïeule et l'une des sœurs étaient mortes en 1793 sur l'échafaud. Son père et tous les siens restaient royalistes ardents. Ce père, gentilhomme campagnard, passait seulement quelques mois à Paris dans un hôtel de la rue Richer, qui lui appartenait ; l'hôtel, aujourd'hui démol, fut occupé plus tard par un journal auquel collabora Anatole de La Forge. Avant de se lancer dans la politique, le jeune homme s'était cru poète. Un jour, comme tous ses contemporains, il avait porté chez Hugo un manuscrit noté par une faveur ; comme tous, ses pareils, il avait reçu du Maître des encouragements sibyllins et une invitation : "Le cœur gonflé d'orgueil, l'élève enthousiasmé accouru, place Royale où demeurait le Génie. Quel accueil ! Les petits gâteaux de Mme Victor Hugo étaient délicieux. Le Maître recevait son visiteur ravi, mais tremblant, en lui administrant des "mon cher confrère" qui le grisait plus que le vin d'Espagne du buffet. Après deux heures d'enchantement, le lycéen se résigna à partir. Le poète l'accompagna paternellement sur le seuil et, sérieusement, déclara à son "cher confrère", soudain épouvanté : "Mon cher enfant, c'est très bien ! mais appliquez mieux, à l'avenir, le miracle des participes !" Le miracle était joué. L'adolescent eut conscience du gouffre béant où il s'abîmait. Il entra penaud et ne songea plus, dès lors, à des succès extracollaires."

Un geste de Reine.

Au sujet de la grâce accordée par le Roi d'Espagne aux anarchistes de Culiera, les journaux ont paru cette information concise et émouvante : "La Reine a contribué puissamment à décider le Roi à accorder la grâce." Et cette autre : "Le bourreau de Valence a démonté l'échafaud qu'il avait dressé sur la place du Marché de Culiera." Le rapprochement était à faire. O suffragettes, vaillantes, exaltées et à jamais incompréhensibles, que dites-vous de ce geste de femme ramenant ce pavillon funèbre ?

Anatole de La Forge

M. Marcel Laurent, dans la "Revue", commence la publication de documents inédits sur Anatole de La Forge, le vaillant patriote, républicain de la vieille école, qui sut garder intact, au milieu des intrigues politiques, son nom illustré par la défense de Saint-Quentin. Ce démocrate descendant d'une ancienne famille de l'aristocratie, que l'entente-deux quartiers de noblesse unissait à d'autres maisons. Depuis le 16 siècle, tous ses ancêtres, gens de cour et gens de guerre, avaient été fidèles à la monarchie ; son aïeule et l'une des sœurs étaient mortes en 1793 sur l'échafaud. Son père et tous les siens restaient royalistes ardents. Ce père, gentilhomme campagnard, passait seulement quelques mois à Paris dans un hôtel de la rue Richer, qui lui appartenait ; l'hôtel, aujourd'hui démol, fut occupé plus tard par un journal auquel collabora Anatole de La Forge. Avant de se lancer dans la politique, le jeune homme s'était cru poète. Un jour, comme tous ses contemporains, il avait porté chez Hugo un manuscrit noté par une faveur ; comme tous, ses pareils, il avait reçu du Maître des encouragements sibyllins et une invitation : "Le cœur gonflé d'orgueil, l'élève enthousiasmé accouru, place Royale où demeurait le Génie. Quel accueil ! Les petits gâteaux de Mme Victor Hugo étaient délicieux. Le Maître recevait son visiteur ravi, mais tremblant, en lui administrant des "mon cher confrère" qui le grisait plus que le vin d'Espagne du buffet. Après deux heures d'enchantement, le lycéen se résigna à partir. Le poète l'accompagna paternellement sur le seuil et, sérieusement, déclara à son "cher confrère", soudain épouvanté : "Mon cher enfant, c'est très bien ! mais appliquez mieux, à l'avenir, le miracle des participes !" Le miracle était joué. L'adolescent eut conscience du gouffre béant où il s'abîmait. Il entra penaud et ne songea plus, dès lors, à des succès extracollaires."

Un geste de Reine.

Au sujet de la grâce accordée par le Roi d'Espagne aux anarchistes de Culiera, les journaux ont paru cette information concise et émouvante : "La Reine a contribué puissamment à décider le Roi à accorder la grâce." Et cette autre : "Le bourreau de Valence a démonté l'échafaud qu'il avait dressé sur la place du Marché de Culiera." Le rapprochement était à faire. O suffragettes, vaillantes, exaltées et à jamais incompréhensibles, que dites-vous de ce geste de femme ramenant ce pavillon funèbre ?

Depuis le matin, les pauvres bêtes avaient été soumises à quatre examens hygiéniques : au départ, à l'arrivée en ville, au marché, au retour.

Apercevant un monsieur dans une automobile, ce bœuf, plus avisé que les autres, avait dû se dire : — Encore un vétérinaire !... Et, de propos délibéré, il était venu montrer sa langue.

Examens.

"Donnez une définition précise de l'esprit gaulois et étudiez ses principales manifestations dans la littérature française ancienne et moderne. — Décrivez les différentes formes de la vieille poésie lyrique française ; relevez les traces de l'influence qu'a eue sur elle la littérature provençale. — Résumez la "Défense et Illustration" de Joachim du Bellay. Dites dans quelle mesure ses idées sur la réforme et l'enrichissement de la langue française ont été réalisées par la Pléiade. — Exposez les jugements de La Bruyère sur Ronsard, Corneille, Racine, et citez son verdict sur Rabelais. — Retraced l'origine et le développement du drame bourgeois ; signalez ses plus importantes productions et les discussions théoriques auxquelles il a donné lieu. — Distinguez les méthodes de critique littéraire introduites par Sainte-Beuve et Taine. Mentionnez et caractérisez brièvement les autres leaders de la critique française au dix-neuvième siècle. A qui pensez-vous que s'adresse ce questionnaire ? Aux licenciés des lettres, aux étudiants de Sorbonne qui se préparent au professorat et concourent pour l'agrégation ? Nullement. Ces sujets, relevés dans un journal de Londres, sont proposés aux jeunes Anglais qui se destinent à l'administration, notamment à des emplois civils aux Indes. Qui surintend ce percepteur à Bombay, on n'a besoin de connaître les facettes gauloises et que tout le secret d'avoir de l'avancement fut de savoir par cœur "le Moyen de parvenir" ? Il est honorable et flatteur pour la France que sa littérature tienne une si grande place dans la formation intellectuelle de ses voisins et amis. Les Français qui voyagent aux Indes sont assurés de trouver auprès des fonctionnaires des sujets de conversation bien intéressants, à moins qu'eux-mêmes n'aient pas des vues très claires sur la Pléiade et le drame bourgeois.

Le caoutchouc du Brésil.

Le président de la République brésilienne a sanctionné une loi pour la défense du caoutchouc de l'Amazonie. Cette loi tend à améliorer les méthodes d'exploitation des forêts d'arbres à caoutchouc, qui fournissent environ 35.000 tonnes par an, à favoriser la plantation, à augmenter la production et à réduire le prix de revient de la gomme amazonienne. Elle a été inspirée par la concurrence menaçante des plantations d'Extrême Orient dont la production augmente et dont le prix de revient est inférieur à celui du caoutchouc du Brésil.

THEATRES.

ORPHEUM.

Les représentations de vaudeville que donne cette semaine l'Orpheum obtiennent un très beau succès grâce à l'excellence

du programme et de son exécution. Matinée tous les jours. Un nouveau programme sera inauguré lundi.

Théâtre de l'Opéra.

Il y avait foule hier soir à l'Opéra pour la dernière représentation de "Thais", représentation qui comme les précédentes a été extrêmement brillante et a valu aux interprètes de chaleureux applaudissements. Mlle Lavarenne, MM. Closset et Conrad tenaient les principaux rôles. Demain soir, Madame Butterfly, pour la dernière fois de la saison, avec la même distribution. C'est dire que l'exécution de cet opéra, très goûté de notre public, sera impeccable. Dimanche, en matinée, Aida, avec MM. Granier, Closset, Silvestre, Beckmanns et Mmes Beaumont et Friens. Dimanche soir, La Belle Hélène, opéra-bouffe d'Offenbach. Mme Cortez tiendra le rôle d'Hélène. M. Ariel celui de Paris.

TULANE.

"The Runaway", avec Billie Burke dans le rôle principal remplit la salle chaque soir au Tulane. Cette comédie sera donnée en matinée demain. A partir de dimanche soir, "The Spring Maid", une nouvelle opérette viennoise.

CRESCENT.

La troupe du Crescent remporte un grand succès dans le drame "Tess of the Storm Country". Il y avait foule aux deux représentations d'hier. Matinée samedi. La semaine prochaine "The Newlyweds".

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris : \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$18.00. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris : \$16.15. Un an \$48.45. 6 mois \$24.08. 3 mois \$12.04.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris : \$3.00. Un an \$18.00. 6 mois \$9.00. 3 mois \$4.50.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans celle quotidienne, les abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner peuvent s'adresser aux bureaux.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAIRES SUR EXPRESS.

dre, de faire bon visage à des événements qu'elle haïssait.

Elle connaissait déjà la démarche de Marguerite et le résultat qu'elle avait eu.

Quel résultat, qui avait comblé de joie Dormeuil, l'avait exaspérée.

Dans son entêtement et dans sa rage d'être obligée de recourir à ceux qu'elle avait persécutés, elle aurait préféré que Marguerite s'abîmât en refus, elle aurait préféré s'embraser tout de suite.

Elle comprenait que la présence de Jean Bernard constituerait pour elle un vivant reproche et une humiliation de tous les instants. Car elle était assez intelligente pour se douter qu'il mettrait bon ordre à ses dépenses et qu'elle ne pourrait plus puiser librement dans la caisse de la fabrique.

Etait-ce donc là ce châtiment inévitable dont avait parlé Théodore à son lit mort ? Peut-être, encore que le châtiment fût relativement doux.

Théodore l'avait menacée d'une vengeance effroyable, qui tomberait sur elle subitement un moment où elle s'y attendrait le moins.

Un instant, elle revit en pensée la scène funèbre dans la chambre à portulacres du moulin.

Péniblement, Théodore écrivait une lettre, une lettre qu'il devait peiner — elle avait eu ce présentiment — sur toute sa destinée. Clouée au sol par la

Il était plein de curiosité, et il lui tardait de revoir ces lieux que des événements tragiques l'avaient forcé de quitter.

Depuis son mariage avec Dormeuil, Sidonie n'habitait plus le pavillon, mais l'hôtel même, la principale demeure vers laquelle ses rêves ambitieux n'auraient jamais osé s'élever jadis.

Il y régnait à présent un luxe incroyable. C'était d'abord toute une enfilade de salons meublés avec splendeur, précédant deux vastes salons bondois.

Derrière l'entrée dans la cour, Pierre porta ses yeux vers les fenêtres closes par des stores de dentelles.

Mais aucun visage, aucune silhouette féminine ne parut. Son attention fut vite attirée du reste par un autre spectacle. Les ouvriers venaient d'apprendre le retour de Jean Bernard que tous attendaient comme un sauveur, son histoire se colportait de bouche en bouche.

Pierre pauvre et bafoué de tous, il revenait riche considéré, pardonné à ceux qui l'avaient insulté et, dans leur ignorance, voué aux pires obédiences.

Il revenait pour défendre le moral au de pain de leurs enfants.

En un clin d'œil, les ateliers furent déserts. Un mouvement de réaction, naissance et de réparation passa des hommes à acclamer le prosaïque.

Fiévreux, heureux, attendrie, ils se dressèrent sur le perron des ateliers et, dans ce lieu qui avait entendu les vociférations, les cris de mort de leur cruel délire, ils firent retentir des paroles de bienvenue ; ils montrèrent une sympathie, une gratitude, qui demandaient grâce pour leurs erreurs passées.

Leurs rudes visages avaient des sourires.

Ils avaient purement descendu les degrés du perron et faisaient cercle, ils entouraient l'auto de Jean Bernard et de son fils adoptif.

Au bruit de leurs exclamations une tête de jeune fille parut dans l'encadrement des dentelles, à une fenêtre de l'hôtel, mais Pierre ne la vit pas. Pourtant en apercevant les deux hommes, un sourire étonnant avait paru sur ses belles lèvres.

Elle avait embrassé la scène d'un regard et, hochant la tête d'un air de satisfaction, elle avait paru se belles lèvres.

Elle avait embrassé la tête d'un air de satisfaction, elle avait dit : — Voilà mon œuvre !

Et, à peine le rideau était-il retombé, à peine la belle apparition de jeunesse avait-elle disparu qu'un beau visage de bohémienne l'avait remplacé.

Sidonie à son tour considérait le tableau.

A présent Jean Bernard, entouré par les ouvriers qui, de tou-